



CHAPITRE III

Aux lueurs de l'aube blanchissante, le lendemain matin, huit barques abordaient le sable de Saint-Nazaire. Elles contenaient une poignée d'aventuriers dont les imaginations ardentes voyaient dans les baisers

du soleil levant sur leurs armes les premiers rayonnements de la victoire. Romoald était à leur tête.

Après avoir commandé le départ, il commandait le débarquement. Il était soucieux. Cet homme venait d'être à même de remarquer le discrédit infligé à son nom, à ses actes, par le peu d'élan qu'avait produit son appel, même parmi les gens de sa maison. Il n'avait pu entraîner que des fanatiques, épris de tous genres de combats, qui se seraient battus contre des meules de foin, si on avait pu appliquer à celles-ci des cuirasses pour permettre un instant d'illusion.

Romoald pouvait compter sur eux ; il les savait courageux, audacieux même au besoin ; mais il sentait combien peu il leur inspirait, en dehors de l'homme de guerre, de confiance et de respect.

Quant aux autres, gens réfléchis, amis de l'ordre, s'ils n'avaient pas répondu à l'appel des volontaires, c'était par défiance du chef. Initiés davantage aux crimes de Romoald, depuis le procès de Gilles de Retz, ils l'avaient en exécution, et, en attendant pour lui la punition méritée, ils eussent craint de se trouver englobés dans une arrestation.

Tandis que les barques, conduites par de robustes rameurs, descendaient rapidement le fleuve, Romoald se livrait à toutes ces réflexions. Il comprenait que le

prestige qu'il avait exercé jusque-là autour de lui n'était que le résultat de la terreur qu'il inspirait. Aujourd'hui, toute autorité lui échappait. Il n'y avait qu'une action d'éclat, dont la guerre allait peut-être lui fournir l'occasion, qui pût le relever. Cependant des projets sinistres venaient encore hanter son cerveau au sujet de son neveu, et son sang bouillonnait de rage en sentant les efforts que son cœur leur opposait.

Sigismond le fixait d'un œil inquiet. Il ne l'avait jamais vu ainsi. L'étrangeté qu'avait revêtue en ce moment sa physionomie l'effrayait plus que les peurs imaginaires témoignées durant ces derniers temps, et auxquelles les nouvelles de Guérande avaient mis un terme. Les petits yeux gris de Sigismond ne perdaient jamais leur chef de vue. Ils semblaient constamment en quête d'un ordre, d'une inspiration. Et là, dans la barque, rivés pour ainsi dire au front et aux lèvres du baron, ils cherchaient l'explication des plis qui s'y formaient de plus en plus profonds. Il essaya plusieurs fois de questionner adroitement son maître et de le distraire de ses préoccupations, mais il n'y réussit pas.

Enfin, on mit pied à terre.

La vue des cuirasses, des masses, des boucliers et des armes de toute espèce ramenèrent les pensées du chevalier à la situation véritable. Se redressant de toute

sa hauteur et avec un entrain guerrier tout nouveau :

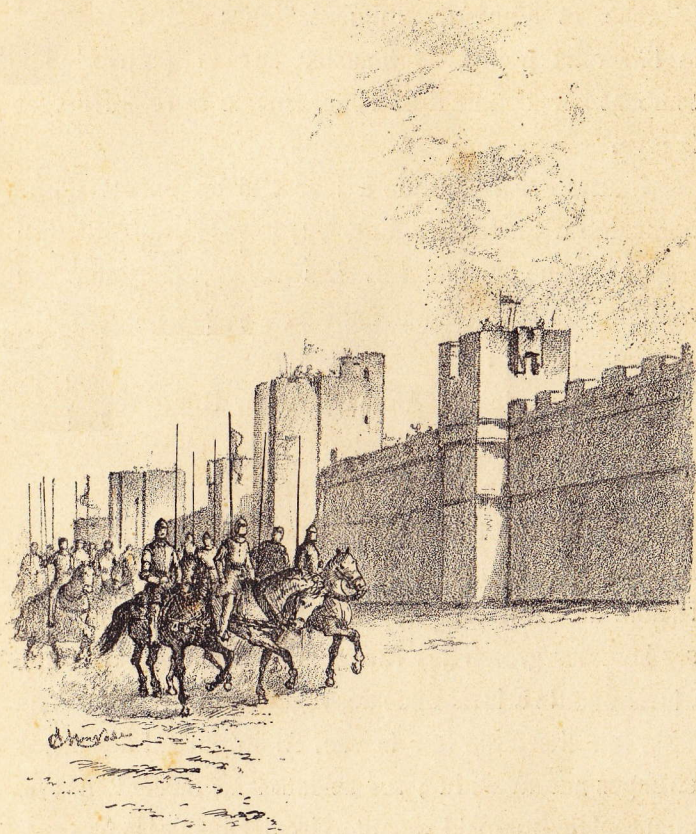
« A vos armes ! cria-t-il, et avec l'aide de Dieu, marchons à l'ennemi ! »

Après qu'il eut revêtu son armure, les hommes, à son exemple, mirent les genoux en terre. Leurs mains tendirent dans le vide leurs épées nues que le soleil remplit de rayons d'or. On était à l'époque où les cœurs les plus endurcis dans le crime conservaient néanmoins la foi qui ramène, soutient et entraîne ; on songeait à Clovis trouvant dans la sienne l'admirable cri qui lui valut la victoire.

Guérande, en ce temps-là, était une vaillante petite ville, qui, attaquée tantôt par les Espagnols, tantôt par les Anglais, s'était montrée indomptable. Les souvenirs des beaux temps de Guérande sont remplis de traits éclatants de bravoure et de patriotisme. Elle devait son nom à une forteresse, élevée sur une hauteur par les Romains, qui dans l'origine s'appelait Grannona. On y avait ajouté celui de Ker qui en breton signifie cité, et de là Ker-rann ou Guérande. Le voyageur qui étudie sa population d'aujourd'hui y retrouve dans les mœurs et dans certains points saillants de sa physionomie des souvenirs de ses premiers fondateurs.

Le branle est donné par son chef à la poignée d'hommes qui vient de débarquer ; on prend la route

de Guérande, et l'entrain des cavaliers se communique à



leurs montures qui brûlent le sable du chemin et sèment dans l'air leur blanche écume.

Arrivés sous l'épaisse et noire muraille crénelée de la petite ville, le cliquetis des armes fait battre le cœur

des hommes de Romoald. Les mêmes sentiments d'espérance et d'ardeur animent leurs rangs. Bientôt, la lance au poing, le bouclier sur la poitrine, ils tombent sur l'ennemi et s'efforcent de le refouler vers la rive.

Hautecœur remarque à leur tête un enfant d'une quinzaine d'années, l'œil en feu, le glaive brillant, qui frappe comme la foudre. Les soldats obéissent au moindre de ses commandements et l'acclament entre chaque attaque :

« Hourra, baron Alain ! Hourra, Hautecœur ! »

Les Bretons, peu nombreux, ont affronté sous sa direction les coups du gros de l'armée.

Au bout de quelques heures, une halte dans le combat se fait de part et d'autre. Alain apprend pendant ce temps le nom du chevalier qui, pendant l'action, est venu avec ses hommes grossir les rangs de ses soldats, tandis que Romoald jette à la dérobée des regards sinistres vers l'enfant dont il semble fuir la vue. Alain entend des bruits étranges autour de lui ; ses soldats sont mécontents ; le nom seul de Romoald venant à circuler inspire la frayeur, le dégoût. Des plaintes s'élèvent : « Nous sommes perdus ! Dieu n'est plus avec nous ! C'est un guet-apens ! » Le découragement est jeté parmi les soldats.

Alain envisage le mal qui va en résulter, lors-

que, pris d'une pensée subite, il fait tourner son cheval et, l'arrêtant court devant Romoald, il met pied à terre.

« Baron Romoald de Hautecœur, lui dit-il, il était écrit que l'honneur de commander à cette vaillante troupe écherrait à un Hautecœur. Tant que j'étais ici seul de ce nom, j'ai pris la place que m'assignaient le respect et l'amour que ces braves gens portent à notre lignée ; mais vous voilà parmi nous, vos droits priment les miens, je ne suis plus ici que votre lieutenant. »

Le masque de fer de Romoald, relevé pendant la suspension d'armes, permit de voir l'émotion inscrite sur les traits du baron.

Son visage devint livide, ses yeux s'attachèrent sur l'enfant, comme fascinés ; ses lèvres s'ouvrirent sans laisser échapper un seul mot.

Pendant ce temps, un cri de stupeur, presque de révolte, éclata de toute part. Alain ne put le réprimer. Une débandade effroyable était à craindre. Alain joignit les mains et levant les yeux au ciel :

« Du haut du ciel, baron de Hautecœur, mon père, veillez sur nous ! Roi des armées, secourez-nous ! »

Sur les joues blêmes de Romoald deux larmes coulèrent. Attendri, l'émotion l'empêchait de répondre au fils d'Achille, au fils de sa victime. Romoald descend

également de son coursier, attire Alain sur son cœur et l'y retient fortement.

« Il l'embrasse, le monstre ! crie-t-on de tous côtés. Baiser de Judas ! Traître ! »

Alain s'échappe des bras qui l'enserrent, et, se tournant vers ses troupes :

« Silence ! ne craignez-vous pas de déplaire au grand maître qui donne la victoire ? C'est Romoald, mon oncle, qui va prendre ma place. Son âge et son expérience des combats nous donneront confiance.

— Mais non ses actes, crient des voix sans nombre.

— Eh bien, alors, fiez-vous à son repentir ! »

Et il enfourche son cheval.

« Je cesse de vous commander, dit-il à ses soldats ; faites comme moi ; suivons notre chef.

— Avec vous, oui, partout !... »

Et hommes et chevaux reforment les rangs pour commencer une nouvelle attaque, organisée cette fois par Romoald.

La lutte se prolonge plusieurs heures, et reprend le lendemain matin. Des Bretons de tous âges, des paysans de toute la côte arrivent combler les vides au fur et à mesure qu'ils se forment. Pendant plus de deux semaines, ils repoussent assauts sur assauts et réparent la nuit les

brèches pratiquées dans le jour à la haute muraille guérandaïse. Ils se trouvent aidés dans cette dernière besogne par les femmes, les enfants de ces fiers guerriers, que le danger vient de faire soldats. Non seulement ces femmes, ces enfants travaillent à la réparation des brèches, mais encore donnent leurs soins aux blessés, tandis que les maris, les pères, affrontent les coups et ripostent avec une ardeur inouïe. Ayant contre eux le nombre et les armes préparées pour les combats, les Bretons n'auraient eu que peu d'espérance à concevoir sur l'issue de la bataille, si leur intrépidité et leur audace ne les avaient entraînés. Mais ils seraient morts plutôt que de reculer d'un pas. Là où il fallait lutter en masse, ils restaient compacts, serrés dans les rangs comme des épis dans un champ de blé ; ici, où les escarmouches, la guerre de buissons s'imposaient, ils se trouvaient prêts à l'attaque comme à la défense. Sur mer leurs barques de pêcheurs se joignaient aux vaisseaux de la côte, et leurs coups hardis s'attaquaient aux bâtiments ennemis rangés en bataille.

Romoald conservait Alain à ses côtés et sa vieille ardeur se stimulait au contact de la fougue guerrière du jeune homme qui s'élançait partout au premier rang.

Au bout de quelques jours, une suspension d'armes eut lieu. Les vaisseaux espagnols semblaient s'être

éclipsés et, le long de la côte, nulle armure ennemie ne se voyait plus. Le Breton veillait néanmoins. Romoald, pendant cette trêve, remarqua Ennoch. Cet enfant, à l'écart, s'essayait à manier des armes enlevées à un chevalier tombé mort.

« Que fais-tu là, Ennoch ? »

— Seigneur, je m'exerce à tirer l'épée ; car là-bas ma mère pleure de mon audace, me sachant si inexpérimenté. Elle me trouve trop exposé aux coups. La baronne Anne ne peut la consoler. Et cependant, seigneur, je meurs du désir de vous suivre, de combattre, de...

— Tu es un brave, Ennoch. »

Il fit appeler Sigismond :

« Misérable, lui dit-il, je t'ai cherché maintes fois pendant la bagarre, sans te trouver.

— Je veillais sur Votre Seigneurie, et je poussais l'arrière-garde de nos soldats à se masser autour d'elle, à la protéger...

— Je suis flatté de ton souci de ma personne, qui mettait la tienne à l'abri. Infâme poltron ! tu n'es pas digne de te trouver dans un engagement. Cet enfant va te remplacer. Il te donnera l'exemple pour une autre fois, car pour celle-ci je te dispense de me suivre. On ne fait rien quand on tremble... et tu trembles, toi...



SES YEUX S'ATTACHÈRENT SUR L'ENFANT. (P. 51.)

Passe-lui ton épée, moins lourde que celle qu'il tient en ce moment... »

Sigismond voulut protester.

« Reste près des blessés, continua Romoald.

— Mais, seigneur...

— C'est un ordre que je te donne, et non une réplique que je te demande. »

Et se tournant vers Ennoch :

« Tu dis que la baronne Anne consolait ta mère ?

— Oui, seigneur, mais sans y parvenir. « Mère

« Ennoch, disait-elle, ne pleurez pas de la sorte. Dieu

« a pitié de ceux qui l'aiment. Il bénit le courage

« partout où il se dépense dans un noble but. Il veille

« sur les orphelins plus que sur les autres. Voyez sire

« Alain, il est aussi mon seul bien en ce monde, et

« pourtant... — Mais, madame, Alain a une armure,

« disait alors ma mère, et il est à l'abri de bien des

« dangers... »

— Assez, fit Romoald attendri. Retourne vers ta mère. Dis-lui que tu me suis et que tu vas nous porter bonheur... Quant à toi, Sigismond, je te charge de veiller aux blessés, et sur les âmes charitables qui les soignent. » Et se penchant à l'oreille de son serviteur : « Prends soin surtout de la baronne Anne, entends-tu ? »

Sigismond s'inclina en signe d'obéissance et se retira, l'esprit et le cœur soulagés.

Romoald, ces ordres donnés, s'occupa de former un plan nouveau, d'après lequel, laissant l'ennemi débarquer et s'avancer dans les terres, on se jetterait sur lui et on le refoulerait vers la mer.

Selon les prévisions de Romoald, les Espagnols revinrent dès le lendemain matin. Romoald et ses hommes, à cheval, la lance au poing, dissimulés dans un camp retranché, se jetèrent spontanément sur l'ennemi qui avait peine à former ses phalanges. Il en résulta un horrible tumulte. Les larges épées s'attaquaient aux hommes débarqués, et avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, leurs têtes tombaient comme l'herbe de la prairie sous la faux. Le courage, la vigueur des soldats bretons, faisaient merveille, mais des pertes sensibles se remarquaient dans les rangs. Romoald, à la vue du sang breton qui coulait, demandait du sang ennemi. Apercevant un des chefs espagnols, il le fixe d'un œil farouche, se précipite à sa rencontre. Les deux coursiers se heurtent front contre front, poitrail contre poitrail. Hauteœur frappe avec violence, mais le vêtement de fer dont l'Espagnol est revêtu le met à l'abri des coups.

Fou de rage, Romoald frappe avec plus de violence

encore le casque et l'armure de ce chef invulnérable; mais celui-ci, du revers de sa lourde épée, fait voler en éclats l'arme du Breton.

C'en est fait de Romoald, lorsque paraît Alain, qui, n'écoutant que son courage, d'un bond saute de son cheval sur le cheval ennemi, et s'attaque à l'Espagnol. L'homme et l'enfant combattent corps à corps. Alain, comme un serpent, enlace, presse, serre, ébranle l'Espagnol, le soulève, puis tous deux roulent à terre au milieu des combattants. Une lutte sanglante s'engage autour d'eux. Les ennemis veulent sauver leur chef que Romoald et les Bretons ont cerné en défendant Alain avec vigueur. Trois fois l'enfant met l'adversaire, dont le vêtement de fer paralyse les mouvements, sous ses genoux; mais trois fois l'homme se dégage de son étreinte. Enfin Alain, parvenant à saisir la dague de l'Espagnol, vise un joint à son corselet de fer, et de cette arme le transperce de part en part.

Les troupes espagnoles, à la nouvelle de la mort de leur chef, se précipitent affolées vers la mer. Sans ordre, sans commandement, elles ne savent quel parti prendre. Leurs colonnes se pressent aux abords des navires que maints combattants gagnent à la nage. Ils cherchent à s'embarquer au plus vite, laissant sur le champ de bataille leurs morts, leurs blessés, et jus-

qu'à leur grand chef terrassé par la main d'un enfant.

Après cette lutte d'Alain, tout devait être fini.

Quand on aida le jeune vainqueur à se lever, il vit Romoald, le front dans la poussière, tombé à ses côtés;

il était sans connaissance. Le sang s'échappait à flots d'une large blessure reçue à la tête. Alain le fit porter auprès des femmes qui soignaient les blessés. Dès l'arrivée de Romoald, une d'entre elles, qui surpassait en charité ses héroïques compagnes, jeune encore et dont



l'extrême simplicité dénotait une femme de race, après un premier mouvement de répulsion, se précipita vers lui. Elle étancha le sang, banda la plaie et prodigua au baron tous les soins qu'exigeait son état. Celui-ci revint à lui. A peine eut-il ouvert les yeux, qu'il aperçut Alain dont on pensait une main, blessée dans l'action. Le jeune homme se pencha vers Romoald.

« Mon oncle, noble seigneur, lui dit-il, souffrez-vous beaucoup ? »

Le vieillard leva les yeux.

« Oh ! que n'es-tu mon fils, » exclama-t-il.

Alain l'a entendu. Ces mots l'impressionnent plus encore que le combat auquel il vient de prendre part. Il devient blême et ne peut contenir ce cri de son cœur oppressé : « Jamais ! »

Romoald grommelle entre ses dents :

« La malédiction retombe sur moi.

— Le mot de malédiction ne doit plus se prononcer parmi les Hauteœur, seigneur mon oncle : il n'y a de maudits que ceux qui ne savent pas pardonner. »

La femme qui vient de prodiguer ses soins à Romoald et que celui-ci et Alain n'ont pas aperçue se précipite, enlace l'enfant et lui mettant au front un baiser :

« Je suis contente de vous, mon fils, vous êtes digne de votre père. Mon fils, je vous bénis ! »

Romoald pousse un cri : « Anne ! »

Pendant que ceci se passait, on entendait au loin les trompettes espagnoles sonner la retraite. Au bruit de ces accents, les Bretons enthousiasmés ajoutaient ceux de :

« Vive la Bretagne ! vive Hauteœur ! vive Alain !

— Vive Romoald ! criait l'enfant.

— Vivent, vivent les Hauteœur ! » répondait-on.

Quelques jours après, alors que l'on avait suivi bien loin à l'horizon l'escadre espagnole s'enfonçant dans les nuages, Romoald et les siens songèrent à la retraite. Le vieux seigneur fit respectueusement de loin escorte à la baronne Anne gagnant Port-Cé. Et ce ne fut que lorsque Ennoch lui eut appris que la châtelaine avait avec son fils atteint sa baronnie sans encombre, que Romoald remonta la Loire avec ses hommes.





MADAME
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE
D'UN
HAUTECŒUR

A. PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏSE PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M^{me} L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

ILLUSTRATIONS DE MONTADER

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

A

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.